

École et religion : du sens et du parcours déceptif du personnage romanesque de l'intellectuel colonisé

HADJ-NACEUR Malika

Université d'Alger 2

« L'essence de la colonisation : nier l'autre, nier l'altérité, chercher puis imposer partout son propre reflet. » D. Noghez

ملخص

لقد بين لنا تحليلنا النصي والبنوي لرواية "أكي لوبا" بعنوان: كوجومبو، الطالب الأسود، أن مسار هذه الشخصية الرئيسية التي درست في الخارج ومثلت بالتالي فئة من النخب المثقفة يقدم تصورين متقابلين للعالم الذي يتصارع فيه نوعان من المعارف: معارف أخذت من مدرسة الحياة ومن نظامها الطبيعي، فهي بذلك محلية وسلفية، ومعارف هي نتاج الجهاز الإيديولوجي للدولة من خلال مؤسستها المدرسية التي قوضت أسس الثقافة الأصلية وحطت من قيمها.

إن هذا الصراع بين عالمين مختلفين ونوعين من المعارف قد اتضح بفضل ثابتين أساسيتين في هذه الدراسة هما الدين والمدرسة وبين أن أحداث هذه الرواية وقعت في ظروف هجرة النخب الإفريقية وأن الاستلاب حدث في عهد الاستعمار وانعكست نتائجه على عهد الاستقلال.

Le roman d'Aké LOBA, Kocoumbo, l'étudiant noir¹ retrace l'itinéraire d'un groupe de jeunes Africains envoyés dans la métropole française (contexte colonial) pour y poursuivre leurs études. Parmi eux, Kocoumbo, le personnage central du roman derrière lequel se profile A. Loba lui-même puisque le roman comporte des données autobiographiques.

À travers la thématique générale de l'émigration que donne à lire la fiction, se dégagent –entre autres– deux sous-thèmes non moins importants et sans lesquels l'œuvre perdrait sa signification :

– l'école qui révèle l'impact de l'institution scolaire sur l'élite qui a eu accès à l'école étrangère et, par là-même, l'idéologie sous-jacente au roman.

– la religion qui repose sur des croyances qui vont traduire des aspects significatifs de la vie sociale en Côte d'Ivoire tels que les voit un intellectuel formé à l'école de l'« Autre », à un moment précis de l'Histoire : période coloniale.

Ces deux paramètres d'étude qui articulent les deux volets de cet article sont incontournables : ils explicitent le parcours décevant du personnage pivot du roman au profil duquel répond celui de nombre de personnages intellectuels des écrits dits de formation des années 60 qui ont vu plusieurs pays africains recouvrer leur souveraineté nationale.

I – Religion et société :

Dans le roman d'A. LOBA, il est question de deux religions :

– la religion « traditionnelle » qui règle la vie des habitants du village de Kouamo d'où est originaire Kocoumbo.

– La religion du colonisateur véhicule d'idéologie nouvelle.

Deux formes de religion qui, dans trois passages² stratégiques du texte infiltrent sporadiquement la lecture du roman de manière d'abord à préciser dans quel état d'esprit les personnages candidats à l'émigration parviennent en France, à laisser pressentir ensuite les difficultés et les conséquences de leur vie nouvelle hors des frontières culturellement sécurisantes du milieu d'origine.

Pour une lecture plus pertinente de ce paramètre d'étude, une analyse méthodologique de l'incipit du roman nous apparaît souhaitable car particulièrement éclairante.

Découpage séquentiel de l'incipit³:

Séquence 1 : « Dès que le soleil...vieille habitude d'antan... »

La vie au village de Kouamo —) Enoncé de l'«Interdit».

Séquence 2 : « Un jour.....Je me demande si ce n'est que le même, dit-il »

Transgression de l'interdit.

Séquence 3 : «ça me rappelle.....comme c'était arrivé à son cousin ».

Le souvenir du passé + impact.

Séquence 4 : « Gand et Kocoumbo.....- Elle est plus puissante. »

Réaction des jeunes gens

et

Réponse du « dieu de la forêt »

1^{ère} remarque : Alternance Description/Récit/Dialogue dans tout le texte.

- Discours descriptif au présent (mode de vie des villageois) et au passé (présentation des deux jeunes gens).
- La partie sur le souvenir a toutes les caractéristiques du récit :
 - temps passé → passé simple.
 - passé composé.
 - imparfait de narration.
 - On parle à la 3^{ème} personne : « son père », « l'animal »...
 - On raconte un événement (ici, un souvenir de chasse).

Notons, cependant, que le récit du souvenir n'est pas entièrement au passé. Quelques intrusions du présent (« Mon père épaula...pointe...je vois...etc.) dynamisent ce souvenir en lui redonnant vie, en le retransposant dans le présent.

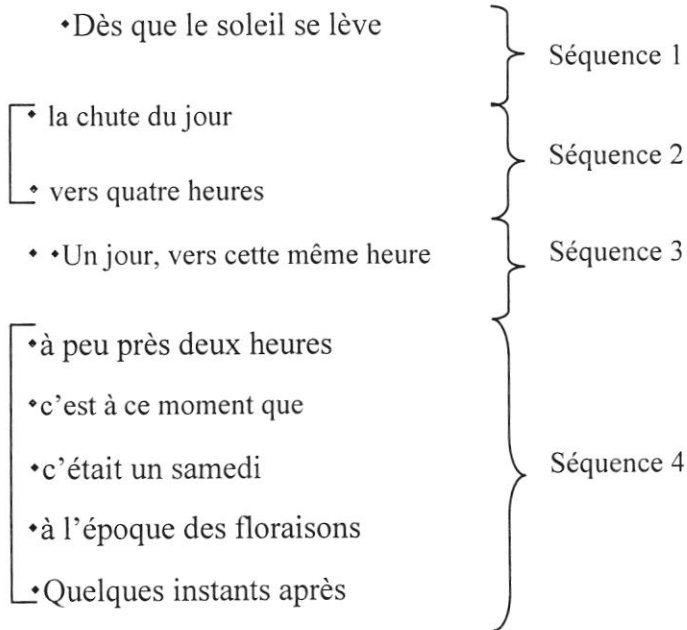
Les dialogues :

- Ils servent de transition comme dans les premiers propos tenus par Gand et Kocoumbo.

- Ils ont une fonction d'encadrement : ils sont situés de part et d'autre du récit (souvenir de Gand).

2^{ème} **remarque :** De nombreuses notations temporelles situent les séquences dans le temps.

Chacune des séquences délimitées plus haut est, en effet, datée :



Toutes ces indications temporelles donnent une organisation chronologique au texte : chaque fait répond à un autre fait comme pour nous dire (cela sera plus explicite par la suite) que dans la vie des habitants de Kouamio rien n'est dû au hasard. Tout a une signification naturelle ou surnaturelle. C'est sur ces premières remarques que se base notre lecture séquentielle du texte.

Séquence 1 :

Elle donne à lire la vie bien réglée des villageois (voilà ce qu'ils font tous les jours à la même heure).

La journée est divisée en deux moments bien distincts : le temps des Hommes (jour) et le temps des forces malfaisantes de la nature désignée par l'expression « génies malfaisants des forêts » (à partir de la tombée du jour). Cohabitation harmonieuse des uns et des autres grâce au respect de l'accord établi depuis toujours (« ils savent que ... », « antan ») entre les deux parties. Cet accord est donné dans le texte sous la forme implicite d'un interdit : il est interdit aux hommes de s'aventurer en dehors des limites du village après le coucher du soleil.

L'expression finale « vieille habitude d'antan » a une fonction de garantie. Elle connote la fonction rassurante des coutumes du passé.

Le choix de l'adverbe « antan » renforcé d'ailleurs par « vieille » relègue ce passé sur le plan du dépassé. En nous faisant remonter plus loin dans le temps (+ loin que ne l'aurait fait l'adverbe « autrefois », par exemple), il offre une garantie supplémentaire de sécurité. Était-ce très utile ? On peut se le demander dans la mesure où l'emploi même du terme « habitude » (connu, coutumier...) est, à lui seul, très suggestif : le connu rassure ; l'inconnu comporte toujours des risques.

Dans le milieu social décrit (village de Kouamo) l'expérience des « Anciens » est vécue comme enrichissante. Les nouvelles générations tirent profit de l'enseignement du passé et le reprennent à leur compte. Dans le cas cité (marche des hommes bras ballants pour pouvoir protéger leurs compagnes s'il y a lieu), il y a reprise de cet enseignement tel quel, sans modifications. On peut encore se demander si l'emploi du terme « habitude » qui connote inertie, monde statique... n'est pas péjoratif donnant ainsi déjà à lire le regard sans complaisance que les personnages porteront dans tout le roman sur tout ce qui est africain alors que tout ce qui relève du monde de l'« Autre », le colonisateur, sera au contraire valorisé (Cf. autres passages du roman. Par exemple, les pages qui précèdent le départ de Kocoumbo pour la France).

Séquence 2 :

Contrairement à la séquence 1 où il était chaque fois question d'un groupe d'individus (les habitants de Kouamo), il ne sera question, ici, que de deux personnages.

Leur isolement (séparé du groupe, loin du village qui sécurise), la notation temporelle qui marque la transition avec la partie précédente « un jour vers cette même heure » créent le suspens en connotant que quelque chose (on ne sait pas encore quoi) va arriver. Le danger ne sera précisé qu'à partir de l'allusion aux gros toucans ». La présence de ces oiseaux et le cri qu'ils lancent surtout sont une mise en garde à l'intention des jeunes gens qu'ils préviennent d'un danger : danger = nuit. A ce moment là (puisqu'il y a annonce) le danger n'est pas encore évident. Mais il le deviendra de plus en plus avec la mort de l'oiseau-messager (= sacrilège).

À partir de là :

+ une série de verbes :

vaciller

Se raccrocher

perdre l'équilibre

tomber

} oiseau

procédé

d'accumulation qui
annonce le danger

écarter

briser

fouiller

courbés

Ils firent 3 fois

} les jeunes gens.

se redressèrent

+ les qualificants : invisible (oiseau)

étonnés

bizarre

grave

+ l'emploi récurrent de « chaque ».

+ les syntagmes temporels ou à valeur d'insistance :

avant qu'..

eurent beau

trois fois

pourtant

+ le dialogue entier Kocoumbo-Gand qui porte entièrement sur « le dieu de la forêt » préviennent de l'imminence du danger et installent la peur. Le geste de Gand (« visa l'oiseau »), la présence des jeunes gens dans ce lieu, à cette heure... sont présentés comme des actes coupables (transgression de l'interdit donné dans la séquence 1) qu'on s'attend à voir punis.

Séquence 3 :

Deux phrases (placées entre la séquence 2 et la séquence 3) l'annoncent :

1^{ère} phrase : « Gand reprit d'une voix rêveuse »

2nd phrase : « Le dieu de cette forêt est si mauvais. »

Dans la première, le qualificant « rêveuse » rappelle le procédé cinématographique du flash-back : lorsque l'image devient floue sur l'écran, on sait qu'il va y avoir rétrospection de scènes du passé. Ici, ce n'est pas l'image qui s'estompe mais la voix puisqu'il y a dialogue.

Dans la seconde, les déterminants définis « le » et « cette » (s/entendu : chaque forêt a son dieu) reprennent en les caractérisant

deux données des séquences précédentes « dieu » et « forêt », données propices (il ne s'agit pas de n'importe quel dieu ni d'une quelconque forêt cf. « le » et « cette ») au souvenir du danger encouru dans le passé.

Outre ces données, la séquence 3 (souvenir) est justifiée par des signes démarcatifs :

1^{ers} signes : les dialogues (déjà mentionnés).

2^{nds} signes : les points de suspension qui ouvrent (marques introductrices) et ferment (marques conclusives) le récit du souvenir. Cf. « ... ça me rappelle (...) comme c'était arrivé au cousin... »

Même fonction d'encadrement pour les uns et les autres.

Les verbes d'appel «ça me rappelle », « je me souviens », introduisent également le souvenir et le déterminant « ça » fait la liaison avec le présent.

La construction concentrique de cette séquence est intéressante à relever :

Le fils (Gand) → souvenir du père (scène de chasse).

Le père → souvenir du cousin (scène de chasse).

Le fils → souvenir du père qui se souvient du cousin (scène de chasse).

À l'origine de ces trois souvenirs imbriqués l'un dans l'autre, une autre scène de chasse mais cette fois, dans le présent : transgression de l'interdit (séquence 2).

Observons les caractéristiques communes à ces souvenirs :

-Tous datés (même jour : un samedi), « époque des floraisons ».

-Même prétexte (transgression d'un interdit).

-Même lieu (cette forêt).

-Même décor (« mêmes fleurs »).

Le souvenir du cousin enchâssé dans le souvenir du père donne à lire, par un phénomène de projection, une superstition : le père projette son acte dans celui du cousin, le fils dans celui du père → le sort du cousin a risqué, dans le passé, de devenir celui du père comme il peut, maintenant, devenir celui du fils. Il y a superposition du passé au présent pour dire qu'à Kouamo, rien ne change : on reste soumis aux lois immuables de la nature (ici, nature « invisible »), on ne croit pas à la mort accidentelle, on cherche toujours, dans le passé, une explication surnaturelle à ce qu'on ne connaît pas, à ce qu'on redoute. Donc, de nouveau, idée d'un monde statique, replié sur lui-même, retranché derrière ses croyances magico-religieuses.

Les actes attribués à l'animal (« nous regarde avec aussi peu de crainte que si nous étions des femmes », « l'animal avait dû rejeter les plombs avant de se volatiliser »), l'image du « berger invisible » traduisent (ou plutôt rappellent puisque dans la séquence 2, on avait déjà l'image d'un dieu « ravisseur ») le pouvoir du « dieu de la forêt », pouvoir que renfoncent les caractéristiques qui lui sont attribuées. Caractéristiques que traduisent les superlatifs « le plus redoutable », « le plus vigilant ». Pouvoir de métamorphose, pouvoir de vengeance (exemple : mort surnaturelle du cousin) pour défendre son bien d'où les déterminants possessifs dans « ses animaux », « ses bêtes », comme il était question, dans la séquence 2, de « son domaine ».

Séquence 4 :

À la fin du récit (souvenir, séquence 3) il y a reprise du dialogue Gand-Kocoumbo qui révèle l'impôt du souvenir sur les deux « coupables » (coupables de se trouver sur le domaine du « dieu » et d'avoir visé l'une de ses bêtes) :

1^{ère} réaction : on s'attend à être puni et on est puni. Cf. Kocoumbo « Je me demande si ce n'est pas la pierre que tu as jetée à l'oiseau qui est retombée sur mon œil » → même punition-boomerang que le cousin).

2nd réaction : on se concilie les forces de la nature (« prière d'usage »). Dans le même ordre d'idées, nous renvoyons à une autre

scène (p. 15) où Kocoumbo fait l'offrande d'un œuf au « dieu de la forêt » avant de se lancer à la poursuite du sanglier. Les scènes donnent lecture de rites propitiatoires à visée éducative et ontologiquement salvatrice.

Ces réactions montrent que l'expérience du passé (séquence 3 : souvenir) suscite l'inquiétude alors que plus haut (séquence 1 : habitude des hommes de marcher les bras ballants...) elle rassurait. Dans les deux cas, elle est cependant toujours **enseignement, leçon** donc expérience positive.

Dans les dernières lignes, l'emploi de :

- « génie de la forêt ».

- « maîtres » (polysémie du terme

- « moins jaloux » (personnification. On lui attribue des faiblesses humaines).

- « nature invisible ».

- « meilleure que... »

précisent l'image du « dieu » dont il a été, plus ou moins explicitement, question dans chacune des séquences du texte en l'intégrant dans son univers, le monde de l'invisible donc de tous les possibles. On relèvera, à cet effet, trois occurrences du terme « invisible » : « oiseau invisible » (séquence 2), « berger invisible » (séquence 3), « nature invisible » (séquence 4).

D'autres occurrences sont également intéressantes à relever :

- « samedi » (deux fois), considéré comme jour fatidique.

- « génies » (deux fois), dans « génies malfaisants des forêts » (séquence 1) et « génie de la forêt » (séquence 4) – le texte se referme sur lui-même toujours pour désigner les « maîtres » des lieux, le « dieu de la forêt ». L'emploi indifférencié de « génie » et de « dieu » montre que les habitants de Kouamo ont conservé des pratiques « religieuses » séculaires : croyance en une pluralité de divinités qui régissent l'univers, des divinités qui peuvent être méchantes et qu'il faut prier et honorer pour les apaiser.

En guise de récapitulation, nous appliquerons à ce texte (à partir de la séquence 2) le schéma actantiel, très simplifié :

SUJET :	OBJET :	ADJUVANTS :	OPPOSANTS :
Kocoumbo & Gand	1°) rentrer au village.	Séquence 2 : Ø D'où suspens.	-Le lieu : forêt domaine du «dieu».
	2°) chasser, un jour fatidique dans un lieu interdit.	Séquence 3 : la leçon du passé.	-Le moment : heure propice aux mauvais génies, un samedi.
		Séquence 4 : la prière.	-L'acte : transgression de l'interdit. -Le «dieu de la forêt» et par ext. La «nature invisible».

Il y a progression de l'action par adjuvants interposés (si l'on peut dire). » Le dieu de la forêt » est un dieu puissant et craint (séquences 1, 2, 3) totalement neutralisé dans la séquence 4 (il pardonne et rend la proie).

L'incipit du roman nous renseigne donc déjà un peu (pour plus de renseignements, il faudrait prendre plusieurs extraits, un peu partout dans le roman) sur le regard que les personnages d'A. LOBA portent sur la société africaine décrite. Le monde des habitants de Kouamo qui vivent à l'orée de la brousse est un monde retranché derrière un système d'«habitudes» qui les rassurent mais, en même temps, les fait vivre plus dans le passé que dans le présent. Regard pessimiste donc qui ne fera que se vérifier dans tout le roman traduisant ainsi l'aliénation des personnages.

Par contre, les remarques portent sur la religion nouvelle (celle apportée par les missionnaires) sont plus positives :

pp. 81-82 « C'est grâce aux prêtres que nous connaissons la bonté infinie de Dieu, le Père suprême. Chez nous, monsieur,

il y a encore dans la brousse des gens qui ignorent totalement le nom du Seigneur. Ils vivent comme des chiens. S'ils apprenaient par hasard que je porte le nom de Joseph ils se moqueront de moi. Cela leur paraîtrait si bizarre... Et cependant, ils se croiront plus civilisés que moi dans leur case poussiéreuse, dans leurs haillons. Nous avons encore beaucoup à faire dans un **pays arriéré, très arriéré**. Mais rien n'est impossible à Dieu. **Il faut sauver nos frères de l'enfer.** »

Les propos que tient Joseph Mou dans le train qui l'emmène à Paris où il va entrer au séminaire montrent que les missionnaires « Blancs » en Afrique n'ont pas seulement enseigné les principes de leur religion. Avec la religion nouvelle, les idées colonialistes ont pénétré : la responsabilité du retard de l'Afrique (s/ développement – Cf. « case poussiéreuse », « haillons ») est imputée aux croyances religieuses locales qui ne sont en fait jamais considérées comme des pratiques religieuses (« des gens qui ignorent totalement le nom du Seigneur ». Ne pas croire au Seigneur des « Blancs » ⇒ athéisme, primitivité...).

En véhiculant ces idées, la religion nouvelle fait de la religion « traditionnelle » un frein à tout développement et disculpe du même coup les colonisateurs qu'elle présente comme des sauveurs. Le civilisé, c'est toujours l'« Autre » et l'Africain, s'il ne veut pas être damné (« Il faut sauver nos frères de l'enfer ») doit faire sienne les valeurs de l'Occupant et renier celles de son milieu d'origine. Il devient alors candidat à l'assimilation.

Mais, comme l'œuvre littéraire n'est pas « un reflet mécanique du réel »⁴ elle porte en elle ses contradictions. Et nous verrons Joseph Mou, plusieurs années plus tard quitter le séminaire parce que « L'afflux du monde, la singularité de ce monde, ses façons d'agir multiples, contradictoires, bizarres, avaient peu à peu entamé sa foi. » (p. 189) sans qu'à aucun moment, cependant, il ne se rende compte que l'assimilation lui sera toujours refusée. Il restera jusqu'à la fin « un observateur attentif et indifférent auquel le monde n'offrait plus qu'une délectation morose » (p. 289), un aliéné donc qui continuera à rejeter la responsabilité de son échec (échec de sa tentative d'intégration au monde de l'« Autre ») sur l'Afrique :

p. 189 : « Que de désordres à Paris étaient le fait des étrangers ! C'est dans les cafés qu'il les dépistait et les observait surtout. Le premier à boire, à jouer, à perdre son temps, à se mal conduire, était toujours, prétendait-il, un étranger. Il lut les journaux et retrouva dans les faits divers criminels ou scandaleux mille preuves de son idée. »

Il conserve un complexe d'infériorité vis-à-vis du maître, complexe nourri par l'enseignement reçu.

À l'école de l'« Autre » :

Le thème de l'école étant essentiel à la compréhension du roman d'A. LOBA, nous procéderons autrement que nous ne l'avons fait pour la religion. Travailler sur un seul texte permettrait tout juste de se faire une idée très limitée du problème. Or, de nombreuses pages du roman sont, sur ce point, précisément intéressantes à étudier.

Nous donnerons donc, ici, les conclusions que l'étude de ces passages ont permis de faire. Ces conclusions nous amènent à brosser un portrait du personnage principal du roman, Kocoumbo, ce qui permettra de souligner l'importance de l'appareil scolaire d'état dans la société colonisée.

1°) Qui a droit à cet enseignement ?

Deux exemples :

Kocoumbo est le fils de l'homme le plus important du village, le patriarche (définition intéressante, p. 25).

Nodan, un autre personnage qui ira lui aussi poursuivre ses études dans la métropole, est issu d'une famille qui a gardé, avec les administrateurs coloniaux, des rapports « privilégiés » : « ce n'était pas un homme comme les autres. Il était toujours bien vêtu, possédait une bicyclette et une belle maison. Sa belle maison en briques, que l'on voyait de loin, était un luxe sans précédent dans toute la région. Quand il pleuvait, les grosses gouttes d'eau rejaillissaient sur le toit des tuiles rouges. Sa porte était solide. »

L'étude du français reste donc l'apanage d'une minorité, ce qui sera justifié par d'autres passages du roman qui donnent à lire l'impact de l'école étrangère.

2°) L'impact de l'école étrangère :

Dans la première partie du roman surtout (mais aussi dans le reste du roman), nous parvient par intermittences le désir de Kocoumbo de bien parler français : « À Paris, il s'appliquerait à parler correctement le français, sans hésiter, plutôt que de s'occuper des problèmes et des chemins de l'Afrique » (p. 83), désir auquel font écho ses compatriotes étudiants, en l'occurrence Abdou qui poursuit des études de médecine et qui, pour sortir l'Afrique du sous-développement, préconise d'« assimiler complètement la langue et les idées françaises. » (p. 225). Cette attitude assimilationniste des étudiants « Noirs » émigrés en France s'explique par le fait qu'ils n'ont pas choisi la langue française. Cette langue leur a été imposée : c'est la langue des colonisateurs et par là, langue de promotion sociale pendant la colonisation (situation inchangée depuis les indépendances puisque plusieurs pays d'Afrique sub-saharienne ont adopté comme langue nationale le français).

Pour Kocoumbo et ses compatriotes émigrés, l'acquisition de la langue française correspond à leur désir de se situer vis-à-vis de l'« Autre ». Parler français pour cette génération d'étudiants africains émigrés en France, pour la plupart issu de la Brousse, c'est accéder à la « Civilisation » en adoptant par le biais de la langue toutes les valeurs du monde occidental rejetant du même coup tout ce qui fait la spécificité du monde africain et que l'idéologie coloniale a toujours présentée comme la source du retard passé et présent de l'Afrique comme l'atteste le passage où il vient d'apprendre la décision de son père de l'envoyer en France Cette annonce le met dans un état second. Il rêve éveillé d'un monde (la France) où tout est perfection. Toutes les pages qui précèdent son départ pour la France seraient importantes à analyser. Nous ne citerons cependant, à titre d'exemple, qu'un court passage :

p. 31 « Paris prenait corps et âme dans son esprit et se substituait à toute autre idée. Paris ! Ce seul mot le faisait sauter de plaisir. Paris, c'était un autre monde où scintillaient des miracles, où résidait

le bonheur. Bien que n'ayant pas une idée exacte de ce bonheur, il se réjouissait déjà de toute son âme.

Dans la rue, la danse battait son plein, les tambours l'appelaient, mais lui ne donnait plus aucune importance à ces résonnances. Il en avait assez, assez des visages toujours semblables, assez des filles arrogantes, assez de ces tambours millénaires. Peu s'en fallait qu'il se demandât comment il avait pu se complaire dans un tel milieu. »

Il y a ici opposition de deux mondes présentés sur le mode dichotomique : valorisation de la France dont Paris (terme très récurrent dans ces pages) est vu comme le centre du monde. Péjoration du milieu d'origine. Ici comme ailleurs (p. 30-33 + autres passages du roman), même exaltation de la « suprématie » de l'Occident tout en n'omettant jamais de dévaloriser l'Afrique, montrant ainsi que Kocoumbo a bien assimilé les leçons dispensées par les instituteurs de l'école étrangère.

Au lycée d'Annonons-les-bains où Kocoumbo poursuit ses études, les auteurs enseignés sont des auteurs français représentatifs de deux courants littéraires particuliers : le classicisme du XVII^e siècle avec Corneille et Pascal, le romantisme du XIX^e siècle avec Hugo (« Les Racine, les Corneille, les V. Hugo ont tout fait et tout dit ! » p. 167). Ces deux périodes, les mêmes que celles que l'on privilégie dans l'enseignement dispensé aux écoliers et lycéens français, ont marqué le rayonnement culturel et politique de la France. Leur enseignement en Afrique se fit dans un but précis :

« Les hauts faits de l'Histoire de France (Jeanne d'Arc, Duguesclin, Roland, Saint-Louis, des films tels que Blanche Neige et les sept nains), les commentaires de la vie misérable mais admirable des poètes français, vie liée à leur message humaniste, romantique et moraliste (La Fontaine, Victor Hugo, Alphonse Daudet..) heurteront sa/celle de l'enfant africain/vive sensibilité et son esprit humaniste.

S'ensuivra une grande admiration, un amour tendre pour la France, le peuple de France, le génie de France. La France à ses yeux sera un pays de grandeur, un rêve merveilleux. Dans son esprit il distinguera nettement le Français de France et celui d'Afrique. Cette découverte de la France le transportera d'allégresse

à tel point qu'il sera totalement captivé par ses études. Le français sera sa matière favorite. Le pétilllement de sa curiosité, son avidité à assimiler la culture française lui feront découvrir la nécessité et l'utilité de s'adapter au dogmatisme de l'enseignement colonial.

Dorénavant dans ses rêves, dans sa mythologie, il y aura une place non moins importante pour le pays d'Hugo, de Descartes, de Rousseau. »⁵

Ce propos de J. P. N'Diaye dans son *Enquête sur les étudiants noirs en France*⁶, explique l'attitude de Kocoumbo et rend compte de l'état d'esprit dans lequel se trouve l'enfant africain qui a reçu l'enseignement dispensé à l'école des colonisateurs, enseignement orienté vers les intérêts de la métropole. Cet enseignement préservait les acquis de la colonisation en formant une armée de jeunes intellectuels africains qui se chargeront inconsciemment de poursuivre « l'œuvre civilisatrice » de la France en répandant partout en Afrique des échos du « génie » français, de la « supériorité » de l'Occident.

On comprend mieux maintenant l'attitude de Kocoumbo qui glorifie inlassablement la France et n'aspire à l'épanouissement culturel de l'Afrique qu'à travers des pastiches d'auteurs européens. Ainsi confiera-t-il à Mme Brigaud :

p. 156 « Un ami me disait que les grands écrivains l'envoutent, (...), mais dès qu'il a lu une page de Pascal ou d'un autre classique il devient triste. Il se demande si chez lui il n'y a pas eu des Pascal que le milieu social a étouffés, qui ont été engloutis avec leur pensée, leur savoir, leur grandeur. Il ajoute que dès qu'il entend parler des grands inventeurs, cette même idée le tracasse au point que l'envie le prend d'en parler, mais il n'ose pas, surtout avec ses amis français. Ce serait leur donner, me dit-il, la clef pour ouvrir la boîte de ses propres ridicules. »

Même vocabulaire idéaliste que dans d'autres passages cités. Mêmes preuves tangibles de l'aliénation du personnage d'A. LOBA. Il semble, comme le laisse entendre l'expression « des Pascal » que l'Europe ait donné un modèle de « génie » et qu'il appartienne maintenant aux Africains de copier ces « génies ». L'Afrique serait donc incapable de création originale. Son épanouissement culturel apparaît, à travers les propos de Kocoumbo, comme lié à l'espoir

de voir un jour les intellectuels africains se mettre à copier servilement les auteurs français en adoptant à la fois leur style et leurs idées.

Assimiler la langue française, c'est aussi concrétiser son désir d'accéder au rang des « élus » européens en accédant aux professions qui leur étaient jusqu'alors réservées d'où la hiérarchisation des métiers dans l'esprit de l'intellectuel émigré, une des séquelles du colonialisme en Afrique.

Toutes les professions qui obligent ceux qui les exercent à garder un contact avec la terre ou avec tout matériau susceptible de salir les mains (c'est-à-dire les travaux manuels en général) sont dévalorisés :

p. 166 « Les trois carrières qui excitent la convoitise des jeunes écoliers africains et leurs rêves de gloire sont celles des hommes de Loi, d'Eglise et de Sciences. Les gens de Loi parce qu'ils ont entre les mains la liberté de chaque individu, le pouvoir de lui éviter la prison ou de l'y faire mettre, et de surcroît le privilège de tenir tête aux autorités sans courir le moindre risque. Les gens d'Eglise parce qu'ils incarnent la puissance divine et de ce fait suscitent la vénération : dans un village, leur anathème fait plus de ravages qu'un bombardement.

Après avoir tâté du Droit, Durandeaou avait choisi médecine parce que non seulement elle procurait respect et admiration mais parce que, toujours en évolution elle donnait à celui qui la pratiquait une auréole plus moderne. »

Une constante à ces trois métiers : le désir d'en imposer aux autres, les compatriotes, et d'égaliser l'« Autre », le colonisateur. C'est la principale motivation du choix fait par les personnages d'A. LOBA. Ces professions devraient, pensent-ils, leur permettre de se hisser au rang des « Blancs », de répondre à leur image, à l'image du colonisateur imbu de son pouvoir, de sa « supériorité » d'où la profusion de substantifs où l'on retrouve l'idée de prestige, de gloire : « gloire », « puissance » renforcé par le verbe « incarner », « vénération », « respect », « administration », « auréole ».

Cette hiérarchie des métiers est en partie imputable à la colonisation qui, par le biais de l'enseignement dispensé dans les écoles

« indigènes » a mis surtout l'accent sur les disciplines littéraires au détriment des disciplines scientifiques, celles-ci étant réservées à l'élite occidentale, ce qui explique qu'actuellement les professions technico-scientifiques soient restées l'apanage de l'Occident. Mais cela, aucune page du roman ne le dit.

Cette étude des professions qu'espère exercer un jour la jeunesse africaine présentée par A. LOBA, « grâce » à l'acquisition de la langue française nous permet de dire que le perfectionnement de la langue française à laquelle ces personnages aspirent n'est qu'un facteur de la politique d'assimilation culturelle, facteur révélateur de leur aliénation culturelle. Cette aliénation sert à plus long terme les intérêts des colonisateurs car « elle déforme chez les exploités la vision des faits économiques et les empêche de penser en termes conscients de classe. »⁷

Dans le roman d'A. LOBA, l'école étrangère est donc un obstacle à la prise de conscience de l'intellectuel colonisé (Gand, p. 14 : « L'école t'a rendu ignorant »).

Kocoumbo continuera jusqu'à la fin du roman à voir le monde avec les œillères coloniales. Il ne pense plus en Africain authentique mais propage les idées qu'on lui a inculquées à l'école étrangère.

Son séjour à l'école étrangère de la métropole lui a enseigné une autre religion « la religion du progrès » à laquelle il ne peut se convertir qu'en reniant celle de ses ancêtres même s'il donne parfois la preuve qu'il tient encore aux valeurs de son enfance (il invoque encore les dieux, superstitions...), deux religions basées sur deux modes de connaissances différents :

- Occident : « mode de connaissance discursif ».

- Afrique : « mode de connaissance qui est union et harmonie avec la nature »⁸.

A la fin du roman, il retourne en Afrique avec l'espoir de faire sortir son pays du sous-développement en l'amenant à se mettre à « l'école de l'Occident ». Attitude qui révèle l'idéologie assimilationniste sous-jacente au roman :

« On sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des baillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents ; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. »⁹

Idéologie qui éclaire le conditionnement du jugement des élites¹⁰ appelées à tenir le gouvernail de la destinée de leur nation nouvelle. Cette destinée se révélera, dans les productions fictionnelles ultérieures, problématique, marquée par des turbulences obligées et riches d'inspiration créatrice.

Notes :

-
1. Flammarion, Paris, 1960
 2. L'incipit du roman, pp. 10-13.
 3. Le passage plus précisément analysé est celui commençant p. 9 (« Dès que le soleil se lève ») et s'achevant p. 13 (« Elle est plus puissante »).
 4. P. Macheray, *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, 1966.
 5. J. P. N'Diaye dans son *Enquête sur les étudiants noirs en France*, Réalités Africaines, 1962, p. 22.
 6. J. P. N'Diaye, op. cit., p. 19.
 7. R. ZAHAR, *L'œuvre de Fanon*, p. 13-20.
 8. Selon les formules de J. Chevrier dans *Littérature nègre*, A. Colin, Paris, 1974.
 9. J. P. Sartre. Cité par J. P. N'Diaye, op. cit.
 10. A l'image desquelles répond le parcours des personnages littéraires dont Kocoumbo et ses camarades ne constituent que des exemples significatifs.